



Sylvie Verheyde

Après des études de géographie, de musique et de dessin, Sylvie Verheyde se fait remarquer par ses courts métrages : *Entre chiens et loups* (Prix Canal - au Festival de Clermont-Ferrand 1992) et *la Maison verte* (Grand prix du jury à Nancy en 1993). Sylvie Verheyde a écrit et réalisé ensuite le long métrage *Un frère*, sélectionné au 50^e Festival de Cannes dans la section « Cinémas en France », récompensé par le Prix Cyril Collard en 1998 et César du meilleur espoir féminin 1998 pour Emma de Caunes. En 2000, elle réalise son second long métrage, *Princesses*, avec Emma de Caunes et Jean-Hugues Anglade.

Pour la télévision, elle écrit et réalise *Un amour de femme*, en 2001 pour M6, dans la série *Combat de femmes*, et en 2007, *Sang froid*, une fiction pour ARTE avec Benjamin Biolay et Laura Smet (Prix de la meilleure réalisation au Festival de la Rochelle 2007).

Stella est son troisième long métrage de cinéma.

2008 (sortie France : 12 novembre 2008) - France - couleur - 1h43

film de **Sylvie Verheyde** (réalisation et scénario)

image : **Nicolas Gaurin** - montage : **Christel Dewynter** - première assistante réalisatrice : **Valérie Roucher** - décors : **Thomas Grézaud** - costumes : **Gigi Lepage** - musique : **NousDeux the band** - son : **Dimitri Haulet, Sylvain Malbrant, Roland Duboué** et **Olivier Do Huu** - casting : **François Guignard** - production : **Les Films du Veyrier** - producteur : **Bruno Berthemy** - distributeur : **Diaphana** avec : **Léora Barbara** (Stella), **Karole Rocher** (la mère de Stella), **Benjamin Biolay** (le père de Stella), **Melissa Rodrigues** (Gladys), **Laëtitia Guérard** (Geneviève), **Guillaume Depardieu** (Alain-Bernard), **Johan Libéreau** (Loïc), **Jeannick Gravelines** (Bubu), **Thierry Neuvic** (Yvon), **Valérie Stroh** (Mme Tilier Dumas), **Anne Benoît** (Mme Douchewsky), **Christophe Bourseiller** (M. Larpin).

LE SCÉNARIO A ÉTÉ DISTINGUÉ DU « PRIX ARLEQUIN » DU GRAND PRIX DU MEILLEUR SCÉNARISTE 2006

ENTRETIEN AVEC SYLVIE VERHEYDE

Quelle a été l'origine de *Stella* ?

Stella s'est construit autour de mes souvenirs d'enfance, et particulièrement de mon entrée en sixième, en 1977. Le désir d'en faire un film est là depuis longtemps. Mais c'est l'entrée en 6^e de mon fils, il y a quatre ans, qui en a déclenché l'écriture. À ce moment-là, le débat sur l'école était assez vif : autorité, mixité, le voile, l'école comme ascenseur social etc., tout cela me renvoyait à ma propre vision de l'école et du lycée. Un lycée auquel je me suis accrochée malgré les nombreux déménagements de mes parents, et qui a été mon seul repère, mon seul point d'ancrage durant mon adolescence. J'ai eu envie de témoigner de cette chance qui m'a été donnée.

Vous revendiquez le caractère autobiographique de *Stella* ?

Oui. Comme *Stella*, j'ai grandi dans un café ouvrier, un monde dur, violent, loin de l'enfance. Comme elle, j'ai été catapultée dans un lycée parisien de renommée et, comme elle, j'ai débarqué, seule, avec mon ballon de football sous le bras. Comme elle, j'ai craché sur un garçon à la récréation et, dès le premier soir, je suis rentrée chez moi avec un œil au beurre noir !

Stella, c'est aussi Léora Barbara. Comment s'est fait votre choix ?

Je voulais dépasser la chronique, être dans la fiction, à hauteur d'une petite fille. Je cherchais une héroïne, et j'ai rencontré Léora dès la première semaine de casting. Elle est venue déterminée, fragile et mystérieuse à la fois. Elle n'avait jamais fait de film, je lui ai fait confiance. Sur le plateau, on se parlait peu, je lui donnais peu d'indications, on se comprenait. Elle y a mis toutes ses forces, et il en fallait, le tournage ayant été un peu rude. Elle m'a beaucoup aidée, et plus je la filmais, plus cette histoire devenait la sienne.

La voix off qui accompagne *Stella*, est-elle la vôtre ?

Oui, au départ c'était une voix d'adulte écrite au passé : la mienne. Elle a facilité l'élaboration du scénario. Une manière pour moi de prendre de la distance et d'y mettre de l'humour... Une forme de pudeur. Elle structure le récit sans vraiment tenir compte d'une chronologie rigide. Elle permet de faire surgir les événements de plein fouet, de manière chaotique, comme un enfant les reçoit. Elle permet aussi d'aller à l'essentiel. J'ai fini par la penser au présent, et elle est peu à peu devenue la voix de Stella.

Votre film confronte des mondes très différents, entre le café et l'école. Comment avez-vous abordé ces deux univers ?

Les scènes de café, c'était mon angoisse majeure. Quand vous grandissez dans un café, tous les cafés sont un peu votre maison. Vous en connaissez chaque odeur et chaque bruit. Du coup, au cinéma, rien ne m'horripile davantage que la scène de café ratée. La vie du café est d'abord celle de Sergio et Rosy, les parents de Stella, et de leurs clients, surtout des habitués. La mère, c'est Karole Rocher, *Stella* est notre troisième film ensemble. Nous venons toutes les deux du même milieu. Comme moi, elle a été serveuse et connaît parfaitement les gestes, les intonations... Le père, c'est Benjamin Biolay. Au départ, l'idée paraissait un peu étrange, surtout à mon producteur. Mais, j'étais sûre de moi. On venait de faire une fiction pour ARTE ensemble et il m'avait vraiment impressionnée. Ils forment un couple séduisant, « vedettes » de leur monde. Quant aux habitués, les clients, les amis, il a fallu recréer une bande, un cocktail de gens très différents, des acteurs et des non professionnels, qui puissent s'entendre et sur lesquels je puisse compter pour faire vivre le café. Ça m'a permis, comme nous avions peu de moyens, de tourner d'une manière très libre, sans répétition, caméra à l'épaule. Pour l'école au

Si *Entre les murs* de Laurent Cantet donne une juste image de l'école aujourd'hui, *Stella* s'attache quant à lui à donner une vision de l'école pendant les années 1970, à l'époque où celle-ci jouait encore ce fameux rôle « d'ascenseur social » après lequel l'école de la République semble désormais courir. Nourri des souvenirs d'enfance de la réalisatrice, le nouveau film de Sylvie Verheyde s'attache à décrire l'éclosion d'une toute jeune fille, en difficulté sur le plan scolaire, ce fameux « déclic » qui va lui permettre de s'ouvrir aux vertus de l'intelligence et de la connaissance, au monde en un mot. Conquête d'autant plus âpre que Stella évolue dans un milieu où ces notions restent secondaires, sur lesquelles en tout cas son environnement familial fait peser une certaine suspicion. Tout le mérite de *Stella* repose sur cette foi dans l'enseignement tel qu'il était prodigué alors. Il en résulte un film d'une grande justesse, qui a l'honnêteté de ne pas minimiser la résistance passive à laquelle Stella doit faire face, sans pour autant l'exagérer ni en caricaturer les manifestations. En laissant le film reposer sur les épaules de Léora Barbara et Melissa Rodrigues, les deux jeunes filles parfaites qui en incarnent les rôles principaux, plutôt que sur celles d'acteurs confirmés, Sylvie Verheyde ne cède pas à la tentation de se gagner le spectateur par avance. Bien au contraire. En prenant le parti d'une certaine lenteur dramaturgique, en se tenant à l'écart d'une métamorphose à l'emportepièce, le film finit même par tutoyer la grâce. Ce qui, on l'avouera sans peine, n'est pas rien.

R. H. - Fiches du Cinéma

contraire, la caméra est plutôt fixe, c'est un monde avec des règles, mais aussi ouvert sur l'extérieur, avec des plans plutôt larges, et plus composés. Comme j'avais un peu peur de m'ennuyer à l'école, j'ai fait appel à des acteurs susceptibles de me surprendre. Il y a aussi des non acteurs, un vrai prof, une vraie directrice... Je ne voulais pas commettre d'impair.

Au fond, Stella est aussi peu à sa place au café qu'à l'école...

Oui, si on veut. Ce qui est sûr, c'est que l'école constitue un monde dont elle n'a pas les codes. D'ailleurs je me suis longtemps demandée comment rendre compte de son manque de culture. Il me semble qu'avec sa réflexion sur les camps, tout est dit. Quant au café, même si c'est chez elle, ce n'est pas vraiment une place pour une petite fille. C'est d'ailleurs un lieu où il n'y a pas la place d'être un enfant. Au point même que parfois les rôles s'inversent. Quand Stella rentre de l'école, les adultes font une bataille d'eau, comme des enfants. Pareil quand Stella va chez sa grand-mère dans le Nord, même si elle y passe toutes ses vacances, et qu'elle y a sa seule amie, elle n'est pas intégrée, elle est « la parisienne ». Si au lycée, elle est la pauvre, là, dans le Nord, elle devient la riche. Elle se trouve petit à petit une place quand quelqu'un commence à l'écouter : Gladys. Avec Gladys, Stella découvre un autre monde, finalement pas si loin de chez elle. Un monde auquel elle n'avait pas accès, auquel elle n'avait même pas rêvé. Et surtout, elle va découvrir les mots. Les mots qui lui manquent. D'abord ceux des autres : la littérature, les belles choses qui aident à vivre, les mots qui disent les sentiments. Et petit à petit, ses mots à elle.

Les personnages d'adultes ne sont pas particulièrement épargnés, mais votre regard reste tendre.

À part le personnage de Bubu, c'est sans doute vrai. Si la vie est dure, elle n'est pas dure que pour Stella. En ce sens, tous les adultes du film ont des excuses et l'envie de mieux faire, même si, pour la plupart, ils n'y arrivent pas vraiment. Les parents de Stella, par exemple, ne sont pas des monstres. Ils ont des failles, des manques et des faiblesses mais se débattent avec la vie. Mais surtout, le film porte la vision d'un enfant encore pleine d'espoir. Et puis, tous ces personnages, à part, encore une fois, celui de Bubu, sont vivants.

La musique tient une grande place dans le film. Notamment les tubes des années 70 y sont très présents. Qu'est-ce qui a décidé de leur utilisation et vos choix ?

La « variété » n'est pas qu'une illustration pour dire l'époque. Elle dit en priorité un milieu. Chez Gladys, c'est la bibliothèque qui trône dans le salon, chez Stella, dans son « salon », il y a un juke-box... J'ai utilisé la « variété » au premier degré. Les émotions, la voix de Stella passent par les paroles des chansons de Sheila, de Daniel Guichard, de Gérard Lenormand, ou les mots de Bernard Lavilliers. La musique suit l'évolution de Stella. Plus le film avance, plus elle est près des ses émotions et plus la musique originale prend de l'importance. Pour finir, la chanson du générique de fin. C'est ses mots à elle : « Je vais loin... Je suis loin... Je ne veux pas en rester là ». Mais, c'est ma voix.

Dossier de presse (extrait)

[...] En adaptant ses souvenirs d'enfance, en se concentrant sur cette année charnière que représente l'entrée au collège (à l'époque, on disait « lycée » pour la sixième aussi !), Sylvie Verheyde (*Un frère, Princesses*) s'attaque à un genre difficile. Elle ne risquait pas de friser la mièvrerie, n'ayant jamais montré de penchant pour ce travers. En revanche, le manichéisme la guettait dans l'exposition des deux univers qu'elle confronte - les pauvres contre les riches, l'éthylisme contre l'élitisme. La plupart du temps, ces chausse-trappes sont évitées avec grâce car il ne s'agit pas de renvoyer dos à dos deux façons de vivre mais plutôt de prôner la cohabitation et l'ouverture : le Top 50 et les livres, les batailles d'eau et les dîners en famille... Dans l'univers de Stella, les adultes sont ce qu'ils sont et font ce qu'ils peuvent, ni monstres ni saints mais quelque part entre les deux. Humains en somme. Désormais, il y a une fille de son âge qui lui restitue sa part d'enfance tout en lui ouvrant les portes du futur ; bref, qui lui redonne sa place. Avec ses cadres laissant vivre le vide, sa reconstitution d'époque juste sans être encombrante, son interprétation sur le fil (mentions spéciales à la jeune Léora Barbara et à Karole Rocher, qui joue sa mère), *Stella* atteint par moments la vérité bouleversante d'une chronique adolescente dans laquelle l'éducation, si normative qu'elle soit, peut être libératrice. Nostalgique donc, et furieusement actuel

Isabelle Danel - Première

[...] Sylvie Verheyde fait preuve d'une maîtrise rare dans la peinture de ce refuge enfumé où la bière coule à gogo. L'ambiance bistrot imbibe les images et les sons de ce portrait d'un groupe. Les comédiens y sont épatants : Karole Rocher en mère ivre ou enjouée, complexée, indulgente avec sa fille ou la dévalant. Benjamin Biolay en père poivrot, clope au bec, œil torve, taciturne, perdant. Guillaume Depardieu en clodo, chef de bande, un rien dandy, pote de Stella imitant la signature des parents sur son carnet de notes.

Stella est un film sur la tristesse du regard des hommes, sur la crème caramel avalée entre amies, sur une gamine lucide observant des adultes qui se comportent en enfants. Stella n'est dupe de rien. Ni des failles de chacun ni de l'écart que se permet un client pédophile avec elle. Elle voit sa mère pleurer d'être traitée en boniche par son père, elle la voit tromper son père dans les toilettes de l'établissement. Elle voudrait consoler tout le monde, tomber amoureuse, être invitée chez les riches. La justesse de ton, sans mièvrerie ni racolage, et la sensibilité discrète de cette retranscription des émotions doit beaucoup à la voix off. Stella raconte, à sa façon, dans sa langue dessalée. Mais elle ne dit rien quand elle se sent saisie par la peine, ou la révolte. Vient s'asseoir sur les genoux de son père, qui s'ignore cocu ; prend un fusil pour chasser l'indélicat qui lutine sa mère. Elle est fière de passer en classe supérieure. Elle ne veut pas en rester là..

Jean-Luc Douin - Le Monde